PAROLES

PRONONCÉES AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 22 juillet 1862,

SUR LA TOMBE

DE M. ADELON,

L'UN DES PROFESSEURS HONORAIRES DE CETTE FACULTÉ,

PAR

M. LE PROFESSEUR CRUVEILHIER.

MESSIEURS,

Organe de la Faculté dans cette triste cérémonie, je viens, en son nom payer à la mémoire de notre vénéré collègue, M. le professeur ADELON, un juste tribut d'hommages et de regret.

Il y a peu de jours encore, notre collègue assistait à une séance de la Faculté, aux travaux de laquelle il prenait une part active comme professeur honoraire; il était un peu souffrant, mais rien n'annonçait une altération sérieuse dans sa santé; sa physiono-

mie n'avait rien perdu de son expression toujours si bonne et si gracieuse.

Et pourtant il portait déjà le principe du mal qui devait l'enlever à la science, à sa famille et à ses amis. Depuis peu de mois, l'heure de la retraite avait sonné pour lui; et, pour l'homme de cœur qui s'est dévoué à sa profession, ce moment suprême, il faut bien le dire, est presque toujours une épreuve redoutable : on ne se sépare pas impunément d'occupations habituelles avec lesquelles on s'est identifié, et qui sont devenues en partie nécessaires à notre existence. Notre bon collègue en souffrit justement, et la fermeté qu'il déploya dans cette circonstance dissimula, mais ne guérit pas sa blessure intérieure.

Homme de conscieuce et d'honneur, Adelon, au commencement de sa carrière comme à la fin de sa vie, avait été dominé par une exquise sensibilité, et en même temps par une modestie extrême: alors que plus qu'aucun de ses confrères, il aurait pu se livrer avec succès à la pratique médicale, à laquelle l'appelaient de brillantes études, et, plus encore peut-être, la considération dont sa jeunesse était déjà entuurée, il ne se sentit pas, disait-il, la force d'âme nécessaire pour supporter le spectacle d'un malade en péril et d'une famille éplorée. La science en profita, et une longue existence, énergiquement consacrée à son culte sévère et aux travaux arides du professorat, a dignement prouvé qu'Adelon se calomniait lui-même en doutant que son âme fût à la hauteur d'un grand devoir.

Élève et collaborateur du professeur Chaussier, Adelon prit une part des plus actives au grand mouvement scientifique du commencement de ce siècle. Il fut l'un des fondateurs du grand *Dictionnaire des sciences médicales*, dans lequel il publia une quantité considérable d'articles du plus haut intérêt ; il prit enfin une part non moins active et non moins utile aux travaux de l'Académie impériale de Médecine, dont il fut successivement nommé secrétaire et président.

Son *Traité de physiologie*, plein d'une si vaste érudition, peut

être considéré comme le résumé le plus complet de la science à l'époque où il fut écrit ; on y retrouve la manière de Haller, qu'il semblait avoir pris pour modèle.

La chaire de médecine légale à la Faculté étant devenue vacante, Adelon fut appelé à cet enseignement, pour lequel il se sentait une vocation toute particulière. Persuadé que pour remplir dans toute sa plénitude la mission de professeur de médecine légale, il devait se livrer à l'étude des lois, il eut la pensée de suivre les cours de la Faculté de droit ; on vit alors ce savant professeur, ce vieillard modeste, accompagner tous les jours son fils, à huit heures du matin, à l'École de droit, s'asseoir au milieu des élèves, prendre des notes, et rédiger chaque leçon.

L'élégante facilité de sa parole et le sentiment de bienveillance qui était le fond de son caractère donnaient un grand charme aux discussions de la Faculté, auxquelles il aimait à prendre part ; et sa mémoire imperturbable lui fournissait merveilleusement la lettre et l'esprit des lois et règlements universitaires, dont il avait fait une étude spéciale et approfondie.

Depuis sa retraite, Adelon travaillait avec ardeur à coordonner les nombreux matériaux qu'il avait recueillis sur la médecine légale; le temps ne lui a pas permis d'accomplir sa tâche: espérons qu'une main amie arrachera à l'oubli les documents précieux qu'il a légués à la science.

Jusqu'ici, Messieurs, je n'ai parlé que du savant et du professeur. Que n'aurais-je pas à dire de l'homme privé, de l'excellent père de famille; combien n'aurais-je pas à louer la bonté de son cœur et la droiture de son caractère?

En dehors de l'étude, Adelon ne vivait que pour sa famille et par sa famille. Il avait eu le bonheur d'épouser une femme douée des plus aimables qualités de l'esprit et du cœur, la fille de l'illustre Sabatier; il eut le non moins grand bonheur de donner à ses deux filles deux maris dignes d'elles et dignes de lui; il revivra dans son fils, dans cet

enfant qu'il conduisait jadis à l'École de droit, et qui aujourd'hui, homme d'intelligence et de cœur, porte noblement le nom si honorable qu'il lui a laissé.

Dès sa première jeunesse, Adelon avait préludé lui-même, par la piété filiale, à l'exercice de toutes les vertus qu'il pratiquait si simplement et qui lui coûtaieot si peu.

Envoyé seul à Paris à l'âge de 19 aos, il entretint régulièrement, pendant dix années, avec son père, avocat à Dijon, une correspondance hebdomadaire que sa famille conserve précieusement, et qui est aussi remarquable par la noblesse des sentiments que par la manière délicate dont ils sont exprimés. La dernière lettre de son père est datée de son lit de mort, et porte en propres termes :

«Mon cher fils, je crains d'avoir quitté le monde quand cette lettre «vous arrivera ; je vous envoie ma bénédiction. Vous ne m'avez ja«mais causé un chagrin ; puisse le ciel vous envoyer des enfants qui «vous rendent ce que vous m'avez donné. »

Ce dernier vœu du mourant fut exaucé ; Adelon a su inspirer, non-seulement à ses enfants, mais à ses deux gendres, une si grande tendresse et un si grand respect que ni les uns ni les autres n'ont voulu se séparer de lui, et qu'ils vivaient tous ensemble sous le même toit, dans la plus douce intimité.

Tel était, Messieurs, le collègue que nous avons perdu. Puisse cet hommage public rendu à sa mémoire porter quelque consolation au cœur d'une famille si cruellement frappée !

Adieu donc, cher collègue ; ta belle mort est digne de ta vie : reçois-en, dans un monde meilleur, la douce récompense.

PARIS. — RIGNOUX, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue Monsieur-le-Prince, 31.